

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les métamorphoses D'Ovide

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

Ovidius Naso, Publius

La Haye, 1744

Fable vingt-cinquieme

[urn:nbn:de:bsz:31-89278](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-89278)

Calydon, il avoit donné lieu au proverbe célèbre des Grecs, rien sans *Thésée*. Il mourut douze cens onze ans avant l'Ere Chrétienne. Il avoit eutrois femmes, Antiope Reine des Amazones, mere d'Hippolite : Ariadne dont il eut Oenopion & Staphilus ; & Phedre, mere de Démophoon qui succéda à l'Usurpateur Minesthée, après la guerre de Troye.

FABLE VINGT-CINQUIE'ME.

A R G U M E N T.

Eaque fils de Jupiter & d'Egine, conte à Cephalé comment son pays ayant été dépeuplé par la peste, des Fourmis furent transformées en hommes qu'on appella Myrmidons, du nom que les Grecs appellent ces petits animaux, car ils les appellent Myrmeces.

LES Peuples d'Oliare, de Didyme ; de Tenes, d'Andre, de Gyare, & de Peparethe abondante en Oliviers, ne voulurent point secourir Minos, ni embrasser son parti. C'est pourquoi il les laissa à la gauche, & prit son chemin vers l'Enopie, où régnoit alors Eaque, qu'il appella Egine du nom de sa mere ; car autrefois ce pays étoit appelé Enopie. On s'assembla en foule à son arrivée, & chacun voulut voir ce Prince, dont la réputation étoit si grande. Les trois fils d'Eaque, Telamon, Pelée, & Phoque, allerent au-devant de lui. Le
Roi

Roi même, tout vieux qu'il étoit, s'avantça, autant que sa dignité le pouvoit permettre, & après l'avoir reçu, il lui demanda le sujet de son voyage. Cette demande, qui renouvela la douleur de Minos, le fit soupirer, & enfin ce Prince à qui cent peuples obéissoient, fit cette réponse à Eaque. J'ai pris les armes, lui dit-il, pour venger la mort de mon fils, & je viens vous supplier de les appuyer de votre secours. Prenez part à ma douleur, & à une guerre si légitime, je vous demande la consolation d'une mort si déplorable, c'est s'armer pour la justice, que de s'armer pour ma vengeance. » Vous me demandez l'impossible, répondit Eaque, vous me demandez des choses que mon peuple ne sçauroit faire, à cause de la vieille alliance que nous avons eüe de toustems avec les Atheniens ». Cette réponse ne contenta pas Minos, qui s'en retourna triste & offensé de ce refus. Aussi en s'en allant ne pût-il s'empêcher de dire que cette alliance coûteroit bien cher à Eaque, croyant qu'il lui étoit plus avantageux de faire la guerre, que de faire des menaces, & consumer ses forces, en cherchant de nouvelles forces.

A peine Minos étoit-il parti d'Enopie, qu'on vit paroître de loin un vaisseau d'Athenes, qui entra bien-tôt après dans le port. Cephale étoit dans ce vaisseau : les Atheniens

avan-
per-
man-
nde,
le fit
peu-
aque.
enger
sup-
Pre-
rre si
ation
pour
gean-
e, ré-
s cho-
à cau-
s eue
Certe
i s'en
Auffi
e dire
her à
anta-
e des
cher-

opie,
d'A-
ns le
: les
eniens

Landesbibliothek
Karlsruhe.



Art.

Atheniens l'avoient envoyé à Eaque lui demander du secours pour se défendre contre Minos. Les fils d'Eaque se promenoient par hazard sur le rivage de la mer, lorsque Cephale y vint prendre terre : Et bien qu'il y eût long-tems qu'ils ne l'eussent vû, toutefois ils le reconnurent ; & après l'avoir embrassé, & avoir fait de part & d'autre ce que la civilité demande, ils le conduisirent au Palais d'Eaque. Ainsi Cephale qui avoit encore des marques de la beauté de sa jeunesse, entra dans le Palais de ce Prince, ayant en main une branche d'Olivier, au milieu des deux enfans de * Pallas, Clyton & Bute qui parlerent les premiers, lorsqu'ils eurent été introduits devant le Roy. Ensuite Cephale exposa ses ordres, demanda du secours avec une belle éloquence, représenta l'alliance que leurs ancêtres avoient toujours entretenue, & ajouta enfin pour le toucher davantage, que Minos n'en vouloit pas seulement au peuple d'Athenes, mais qu'il vouloit usurper la domination de toute l'Achaïe. Ainsi ayant appuyé la justice de sa cause par la force de son éloquence, Eaque lui répondit en cette manière.

» Athenes ne doit pas demander du secours,
 » elle en peut lever librement par tout. où
 » elle en trouvera dans mes Etats. Ne
 » doutez point que mes forces ne soient

* Pallas
 étoit le
 troisième
 fils de
 Pandion.

» à vous, & qu'elles ne marchent pour
 » votre défense ; je suis assez fort pour
 » vous & pour moi, & quand j'aurai don-
 » né du secours à mes alliés, il m'en reste-
 » ra encore assez pour me défendre de mes
 » ennemis. Graces au Ciel, vous m'en
 » demandez en un tems où je ne puis
 » m'excuser de vous en donner libérale-
 » ment ». Ainsi, lui répondit Cephale,
 que votre grandeur croisse toujours, &
 que votre État s'augmente & en richesses,
 & en peuples. Certes j'ai reçu une
 grande joye quand j'ai vû venir au-devant
 de moi une jeunesse si florissante, & pres-
 que toute d'un même âge ; mais je me suis
 étonné de ne voir point la plupart de ceux
 que j'avois connus en votre Cour, lorsque
 j'y fus autrefois reçu. Eaque, à qui ces
 paroles remirent ses malheurs en mémoire,
 ne pût s'empêcher de soupirer, & parla de
 la sorte à Cephale : Nous avons d'abord
 été malheureux ; mais une meilleure fortune
 a suivi des commencemens si déplora-
 bles. Je voudrois vous en pouvoir faire
 le tableau ; mais afin de ne vous pas en-
 nuier, je vous dirai en peu de mots & sans
 garder aucun ordre, l'histoire de mes in-
 fortunes. Ceux que vous me demandez, ne
 sont plus aujourd'hui que cendre, & j'ai
 perdu avec eux la plus grande partie de mes
 sujets. Une peste épouventable se répandit

dit

dit parmi mes peuples par la haine de Junon, qui ne pouvoit endurer que ce pays portât le nom d'une femme qui avoit été sa rivale. Tandis que cette maladie parut une maladie ordinaire, & qu'on n'en connut point la cause, on la combattit long-tems avec toutes les forces de la Medecine; mais le mal étoit plus grand que toutes sortes de secours, & tous les remedes qu'on y employa, furent vains & inutiles. Premièrement tout ce pays fut rempli d'un air épais & de chaleurs étouffantes. Le vent qui vient du midi, & dont le soufflé est ordinairement mortel, souffla quatre mois entiers. La corruption de l'air passa jusques dans les fontaines, & dans les rivieres; & l'on vit parmi les champs, qui n'étoient point cultivés, un nombre prodigieux de serpens, qui infecterent les fleuves de leur venin. On reconnut premièrement la violence d'une maladie si soudaine par la mort des chiens, des oiseaux, du bétail, & même des bêtes sauvages. Le Laboureur s'étonnoit de voir tomber & mourir ses bœufs au milieu de leur travail, & sur les terres qu'ils labouroient. Les moutons qui sembloient se plaindre au lieu de béeler, ne pouvoient plus se soutenir, la laine leur tomboit du dos, & ils séchoient d'un feu secret qui les dévorait au dedans. Les chevaux les plus vigoureux ne pouvoient plus

Q 2 - s'animer

s'animer par le son de la trompette, & languissoient sur la litiere. Le sanglier avoit perdu son ardeur, & ne se souvenoit plus de sa furie. Le cerf ne trouvoit plus de secours en la légereté de ses jambes, & les ours étendus sur terre, n'avoient pas la force de se jeter sur les troupeaux. Il n'y avoit par tout que de la langueur; on ne voyoit dans les bois, dans les champs, & sur les chemins, que des corps ou morts, ou mourans, & l'air étoit infecté de la puanteur qui en sortoit. C'étoit une chose étrange, ni les chiens, ni les corbeaux, ni même les loups n'en vouloient point approcher: ils pourrissoient sur la terre où ils étoient tombés en mourant; l'odeur qui en exhaloit, étoit funeste & mortelle, & donnoit au mal de nouvelles forces. Enfin cette maladie infecta premierement les villages, & ensuite elle se répandit dans les villes. D'abord on sentit un feu dans les entrailles; la rougeur que l'on voyoit sur le visage, étoit une marque de la fièvre qui consumoit le dedans, & la langue qui devenoit sèche & rude, s'enflloit d'une façon extraordinaire. On tenoit toujours la bouche ouverte pour se rafraîchir en respirant; mais l'air que l'on respiroit, achevoit d'infecter le corps. On ne pouvoit demeurer au lit, on se jettoit l'estomach contre terre pour en tirer quelque fraîcheur;

fraîc
rafr
en
aban
ce é
por
tout
mal
& p
qu'o
rir,
de f
prop
lage
rer
qu'o
tout
font
vier
l'av
du l
bles
roie
foie
de l
qu'o
les f
se la
hors
sons
s'im

fraîcheur ; mais au lieu que le corps se rafraîchit sur la terre , il brûloit la terre en la touchant. On étoit de tous côtés abandonné des Medecins , à qui leur science étoit nuisible , & que le mal avoit emportés , comme pour ôter l'esperance de toutes sortes de secours. Plus on aimoit les malades , plus on leur témoignoit de soin , & plutôt on périssoit. En même tems qu'on étoit frappé , on désespéroit de guérir , & l'on ne voyoit qu'en la mort la fin de son mal. Ainsi l'on s'abandonnoit à sa propre passion , chacun tâchoit de se soulager par les choses dont il s'imaginoit tirer quelque sorte d'allegement ; & parce qu'on ne trouvoit rien de salutaire , & que tout étoit inutile ; on se jettoit dans les fontaines , dans les puits , & dans les rivières , afin d'étancher sa soif ; mais on ne l'avoit pas éteinte , qu'on avoit déjà perdu la vie. Comme la plupart étoient faibles , ils ne s'en pouvoient retirer , & mourroient au milieu des eaux , dont ils pensoient se faire un remede. On avoit tant de haine & tant d'horreur pour le lit , qu'on en sortoit en furie : & ceux à qui les forces ne permettoient pas d'en sortir , se laissoient tomber à terre , & se traînoient hors leurs maisons , parce que leurs maisons leur sembloient funestes , & qu'ils s'imaginoient qu'elles étoient cause de leur mal.

mal. On en voyoit quelques-uns qui étoient déjà demi-morts, & qui néanmoins forçant leur foiblesse, tâchoient encore de marcher, tandis qu'ils pouvoient se soutenir. On en voyoit d'autres qui pleuroient, étendus misérablement par terre, & de qui les yeux languissans donnoient un triste témoignage que la mort les alloit fermer. Vous en eussiez vû de tous côtés un nombre infini, qui levoient les mains au Ciel, & qui mouroient en la même place où le mal les avoit surpris. Que devois-je faire alors, que de détester la vie? Et que pouvois-je souhaiter que d'accompagner les miens, & d'être moi-même une partie des calamités que je voyois? De quelque côté que je jettasse les yeux, je n'appercevois que des sépultures, & le vent ne fait point tomber plus de feuilles que la terre étoit couverte de morts. Voyez-vous ici près ce Temple qui est consacré à Jupiter, & où l'on monte par tant de degrés, il n'y a personne qui n'y ait fait des sacrifices, & qui n'y en ait fait en vain. Combien de fois a-t-on vû mourir auprès des Autels, & le mari qui faisoit des vœux pour sa femme, & la femme qui en faisoit pour son mari, & le pere qui en faisoit pour ses enfans? Combien de fois a-t-on trouvé entre leurs mains une partie de l'encens, que la mort qui les surprenoit, ne leur

leur
dans
reau
font-
dis
qu'il
Lors
à Jup
fans
épou
frapp
ge,
mala
fante
entra
qui o
volo
mang
grés
mort
tels.
vroic
mieu
surpr
de to
pât f
chac
toien
laiss
féren
de re

leur permettoit pas de jeter entierement dans le feu ? Combien de fois les Tauraux qu'on amenoit pour être immolés, font-ils tombés morts inopinément, tandis que le Prêtre faisoit ses prieres, ou qu'il versoit le vin entre leurs cornes ? Lorsque je faisois moi-même un sacrifice à Jupiter pour le pays, pour mes trois enfans & pour moi, la victime jetta un cri épouvantable, & tomba morte sans être frappée. Quand on lui eut coupé la gorge, il n'en sortit que peu de sang ; & la maladie qui regnoit alors, étoit si puissante & si forte, qu'ayant corrompu ses entrailles, elle en avoit effacé les marques qui ont accoutumé de faire connoître la volonté des Dieux. J'ai vû des corps que mangeoient les vers, jusques sur les degrés des Temples, & ce qui rendoit la mort plus affreuse, j'en ai vû devant les Autels. Plusieurs se tuant eux-mêmes, se délieroient de la mort par la mort, & aimoient mieux la prévenir, que d'en être bien-tôt surpris. Enfin, il mourut tant de monde de toute sorte de condition, qu'on n'en pût faire les funerailles, selon le rang que chacun tenoit. Les portes de la ville étoient toutes remplies de corps que l'on laissoit sans sépulture, ou qu'on jettoit indifféremment dans le feu. Il n'y avoit plus de respect qui fût mettre de la différence

entre

172 LES METAMORPHOSES
entre les morts. On disutoit à qui pour-
roit les jeter dans le premier feu que l'on
trouvoit, & chacun étoit brûlé dans un
feu qui n'étoit pas allumé pour lui. Il n'y
avoit personne qui pleurât à l'entour de ces
buchers; & les ames déplorables & des en-
fans & des hommes, & des jeunes & des
vieux, demeurèrent vagabondes sur les ri-
vages des enfers, parce qu'elles n'avoient
point été pleurées. D'ailleurs, il n'y avoit
pas assez de place pour faire des tombeaux
à tout le monde, & il n'y avoit pas assez
de bois dont on pût faire des buchers pour
y brûler tous les morts. Enfin, étonné
de tant de malheurs: O grand Dieu! dis-
je à Jupiter, s'il est vrai que vous ayez
autrefois aimé ma mere, & que vous ne
dédaigniez pas de m'avoir pour votre fils;
ou rendez-moi mon peuple, ou mettez-
moi dans le tombeau. Il donna par un
éclair, & par un tonnerre favorable, une
marque qu'il m'avoit ouï; & comme je
pris cela pour un bon présage, je le priaï
que le succès répondît à mes esperances.
Il y avoit auprès de-là un grand chêne qui
lui étoit consacré, & dont la semence
étoit venue de la forêt de Dodone, & j'ap-
perçus auprès de ce chêne une infinité de
fourmis, qui portoient à leur petit bec une
charge plus pesante qu'elles. J'en admirai
le grand nombre, & en même tems, je ne
pus





Ant.

Landesbibliothek
Karlsruhe

plis
ô Ju
auff
ici
ble
qu'i
che
bru
vou
nem
Je b
cet
que
je n
ce s
qui
dan
m'e
don
bla
ne,
nim
qu'i
bler
noit
infin
tom
les
cont
leve
le no

pûs m'empêcher de dire : O mon pere,
 ô Jupiter ! remplis mes villes défertes d'un
 auffi grand nombre d'habitans que je vois
 ici de fourmis. Auffi-tôt ce chêne trem-
 ble, & bien que le tems fût calme &
 qu'il ne fût point de vent, toutes les bran-
 ches s'ébranlerent, & ce grand arbre fit un
 bruit qui sembloit sortir de ses racines. Je
 vous laiffe à penser, si j'en eus de l'éton-
 nement, & si ce prodige me fit craindre.
 Je baiffai toutefois la terre avec le tronc de
 cet arbre, & bien que je n'osasse avoüer
 que j'espérois quelque chose, néanmoins
 je ne laiffois pas d'espérer, & cette espéran-
 ce se nourriffoit par une confiance secrette
 qui n'abandonnoit pas mon esprit. Cepen-
 dant la nuit arriva ; je me mis au lit, & je
 m'endormis, malgré les soucis & les soins
 dont mon esprit étoit travaillé. Il me sem-
 bla en dormant, que je voyois ce même chê-
 ne, avec autant de branches, & autant d'a-
 nimaux dessus que j'en avois vû en veillant,
 qu'il trembloit comme je l'avois vû trem-
 bler, & que par les secouffes que lui don-
 noit ce tremblement, il semoit sur terre une
 infinité de fourmis, que quand elles furent
 tombées, elles crûrent peu à peu, qu'el-
 les se leverent de terre, & se dresserent
 contre ce chêne, qu'à m fure qu'elles se
 leverent, elles perdirent leur petite forme,
 le nombre de leurs pieds, & cette couleur

Tome II.

R noirâtre

noirâtre dont elles étoient revêtues, & qu'enfin elles prirent une forme humaine. Je me mocquai de ce songe en m'éveillant, & je me plaignis des Dieux comme incapables de me secourir. Cependant il se fit un grand bruit dans mon Palais, je crus entendre plus de monde que je n'avois accoutumé, & lorsque je m'imaginois que je n'étois pas bien éveillé, & que le reste d'un songe trompoit encore mon esprit, Telamon me vint trouver à la hâte, & ayant fait ouvrir ma chambre: Mon pere, me dit-il, vous allez voir des choses que l'on ne pouvoit espérer, & qu'à peine on pourroit croire. Prenez la peine de sortir, vous verrez ce grand prodige. Je sortis d'abord, & je vis les mêmes hommes que j'avois vus en dormant. Ils s'approchent, ils me saluèrent comme leur Prince & comme leur Roi, & je les reçus comme un Roi doit recevoir de nouveaux Sujets. La premiere chose que je fis après une aventure si prodigieuse, fut d'accomplir les vœux que j'avois faits à Jupiter. Ensuite je distribuai ces nouveaux peuples parmi les villes, je leur donnai les terres des morts, & je les appellai Myrmidons, ne voulant rien dérober* à leur origine: Vous les avez vus, Cephale. Ils ont la même inclination qu'ils avoient, lorsqu'ils étoient encore fourmis. Ils sont mé-nagers, ils endurent le travail, ils ont de la passion

* j'ai expliqué
ceci dans
l'argu-
ment.

pas
& r
ce
éga
vro
rien
ra t

I
U
que
de c
cert
ging
quan
aban
re c
four
nes
nom
Eaq
nier
forti
cach
na li
hom
fit in
étoit

(a)
toria
(b)

passion d'acquérir toujours quelque chose, & n'ont pas moins de soin de conserver ce qu'ils ont acquis. Ce seront ces soldats égaux en âge & en courage, qui vous suivront à la guerre, dès que le vent d'Orient qui vous a heureusement amené, laissera souffler le vent du midi.

E X P L I C A T I O N.

Des Fourmis converties en hommes.

IL est visible que la fable précédente renferme un fait historique, il ne s'agit que de sçavoir quel fait ce peut être, or c'est ce qu'il est difficile de décider, à cause de la variété des opinions sur cette matière. Selon un auteur ancien, l'Isle d'Egine étoit exposée aux incursions fréquentes d'une quantité de Pirates, tellement que les habitans abandonnoient la demeure des Villes & la culture des Campagnes, s'enfonçoient comme des fourmis dans la terre, c'est-à-dire dans des cavernes, pour éviter des ennemis auxquels leur petit nombre les mettoit hors d'état de résister. Enfin Eaque leur apprit à faire des vaisseaux, & à manier les armes. Guéris ainsi de leur frayeur, ils sortirent de ces retraites sauvages où ils s'étoient cachés, & rentrèrent dans les Villes, ce qui donna lieu de dire que de fourmis ils étoient devenus hommes (a). Mais Strabon (b) raconte que ce qui fit imaginer cette fable, c'est que les Myrmidons étoient des peuples laborieux, & surtout, des gens

(a) Theag. de rebus Aeginetarum. Lib. III. Zetzes historia XIII. Chiliade VII. Lib. VIII.

(b) Lib. VIII.

R 2 menagers

196 LES METAMORPHOSES

ménagers jusqu'au point de ne vouloir pas faire la dépense de bâtir des maisons, ce qui étoit cause qu'ils habitoient dans les creux de la terre, comme des fourmis, & qu'ils y faisoient en Été leurs provisions d'Hyver ; manières brutales qu'Eaque leur persuada de quitter. Une troisième opinion, bien différente des deux autres, c'est qu'ils n'avoient aucune connoissance de l'Agriculture, de la navigation, en un mot des arts utiles à la vie, & qu'ils les apprirent d'Eaque, qui par cette raison put bien être dit les avoir fait des hommes de fourmis qu'ils étoient.

Chacun peut choisir, s'il veut, entre ces explications, quoique peut être on feroit mieux, sans y chercher tant de mysteres, de dire simplement que les Myrmidons peu de chose avant Eaque, se couvrirent de gloire & devinrent puissans sous son Règne, parce que ce Prince sçavoit l'art de régner, que ses prédécesseurs avoient ignoré. Ainsi, comme ils parurent n'être plus les mêmes peuples, ces peuples méprisés sous les Règnes précédens, on dit qu'ils avoient changé de nature, & les Poètes faisant allusion au nom de Myrmidons, qui ressemble en Grec à celui de fourmis, (a) inventerent la fable qu'on a vuë.

(a) Μυρμηξ.



FABLE

aire
au-
re,
Eté
ales
me
est
gri-
uti-
qui
des

pli-
fans
nent
, se
sous
c de
oré.
mes
ynes
au-
lyr-
our-

LE

Landesbibliothek
Karlshaus



Ant.

F
vo
qu
un
res
qu'
ph
rec
chi
d u
l'ev
pay

I
fer
la
le
en
Ce
jeu
fon
cha
con
ét
Ph
reg